

Smith (Kiki)
Corps (déperdition, non-coïncidence)

Publié :

« Kiki Smith : le corps sur la brèche », *Spirale*, 154, 1997, p.11. [dossier Les politiques du corps, dirigé par J. E. Joos]

Voir P(h)assions

Corps étranger

L'intérêt de Kiki Smith pour les images corporelles et viscérales date du début des années 80, lorsqu'elle s'implique dans un collectif d'artistes new yorkais en marge des galeries. Chez Smith le dessin anatomique n'aura jamais été une préoccupation formelle, car le regard sur les organes ne prend place que dans une préoccupation pour le corps déjà polarisée par la santé et la maladie. Sous cet angle, le simple fait de créer des figures s'apparente à la construction de nouveaux corps, un acte qui entre en compétition avec l'âge et les maladies qui travaillent à déconstruire le corps. Car le corps est traversé de mimétismes (voir « Langue et main » de 1995), de con-figurations, de processus symboliques qui en assurent la constitution et le fonctionnement. Le corps est le lieu d'un langage commun, espace ouvert qui accueille des événements multiples : certains microscopiques, d'autres qui ravagent la vie même.

Le fait de posséder un corps est certes quelque chose que nous avons en commun, pourtant le corps reste pour chacun de nous un espace abstrait, étranger, anonyme. Notre propre corps est souvent pour nous une image abstraite : Kiki Smith donne une expression sculpturale de notre appartenance au corps, ou plutôt de notre non-coïncidence avec notre corps. Le corps est toujours lieu d'une expérience de déperdition (la carence affective, la blessure narcissique, la maladie puis la mort). Il est lieu d'une expérience privée (l'authenticité de l'intime) et en même temps lieu d'un enjeu qui nous échappe (la femme ou l'homme, la vie ou la mort, ...) — lorsque le corps lui-même nous échappe. Il semble en effet que le corps ne saurait être pensé que dans un modèle aristotélicien de cohérence organique, dans une forme unitaire qui est aussi — comme on le voit mieux aujourd'hui — une norme ethnique et sexuelle : les déformations — et aussi les fragmentations — apparaissent comme des atteintes à la sacralité du corps. Pourtant le corps n'est-il pas pétri, façonné, déformé par l'espace social qui rend possible la vie humaine ? Au vu de « Ice Man », bronze, 1995-1996, on se demande quelle est cette période glaciaire qui — aujourd'hui — fait de nous de telles momies (de *mûm* « cire »).

Les organes sont au plus souvent vus comme des pièces détachées qui peuvent s'assembler dans un tout organique : ils sont de l'ordre de la complétion, vers une plénitude du corps. On se représente plus difficilement l'organe comme vide, des kilomètres de vide pour la circulation des fluides. Ce qui infléchit notre regard sur le corps, c'est notre besoin de le contrôler et de combler le corps immaîtrisable. Kiki Smith préconise une approche très concrète : la longueur de l'intestin (« Intestin », 1992, bronze de plus de 9 mètres), le volume sanguin, la

surface épidermique, ... Pourtant le corps nous échappe, dans notre refus d'en donner une image, de le faire comparaître comme un objet. Il s'agit plutôt d'en donner l'**expression** : selon une stratégie qui est le fait de l'art, faute de désigner les choses on les laisse se dire en nous. Pour que, par ce qui est dit, l'indicible puisse être reconduit. Penser pour se mettre à portée de l'impensable. Alors le corps n'est plus objectivé, il retrouve sa plasticité, redevient lieu des métamorphoses à la limite du dégoût et du désir.

Kiki Smith traduit en termes plastiques sa fascination envers les maladies, jusqu'au moment où la maladie est trop présente, ou du moins prene un tribut trop lourd d'absences (dont la sœur de l'artiste, décédée du Sida). Elle traduit en termes concrets sa fascination pour la mobilité allotropique des organes (de l'utérus dans le ventre, de l'oreille sur le bras...). La traduction du corps dans différents matériaux : cire, bronze, verre, terra-cotta, ... démontre la mobilité : sa capacité de traverser les éléments et de maintenir ses caractéristiques formelles, comme si cette forme-corps était l'incarnation d'une réalité spirituelle. Ce dont Kiki Smith donne l'illustration macabre avec sa « Vierge Marie », 1992, devenue un écorché de cire qui nous ouvre les bras. Alors le corps n'est plus qu'un relais dans une distribution du réel, point nodal dans un tissu social : lorsque chacun, dans sa chair, assure la reproduction du social.